Or, parmi les foules qui l'environnent, une figure de femme se détache : arrêtons-nous près d'elle. Au surplus, ne pouvant détailler toutes les créations de l'auteur, nous ne saurions choisir, entre elles, une physionomie plus radieuse et plus pure. En Suzanne, il a montré la candeur et la droiture allant vers Dieu.

Suzanne ! Avec quelle tendresse et quelle émotion l'auteur a dessiné cette âme d'innocence et de générosité, à l'étroit dans les préceptes formalistes et glacés d'une religion dont la lettre desséchante avait tué l'esprit ! Comme il l'a bien montrée s'orientant vers Jésus, chez qui son cœur, avant même de croire, a senti quelque chose de plus vivant, une religion plus divine et tout à la fois plus humaine ! Avec quel art et quel naturel, il nous l'a fait voir éclairée peu à peu par le rayon divin, s'avançant peu à peu sur les pas du Maître et le suivant jusqu'au pied de la Croix,—jusqu'au pied de la Croix, où la réalisation des prophéties la frappe et l'illumine, où la grâce écarte de son esprit les derniers voiles, où dans cet homme livré au supplice, insulté, raillé, abandonné, couvert de sang, Suzanne enfin reconnaît le Messie et adore Dieu lui-même.

Nous aimerions vraiment à dessiner encore quelques autres figures,—telle que la physionomie de *Gamaliel*, le grand rabbi, chez qui la fierté de la science et du sang lutte avec l'élévation de l'intelligence et la bonté du cœur, et qui marche, hésitant, vers le Maître, embarrassé qu'il est dans son orgueil.

Mais quelles que soient la grâce et la beauté de ces personnages, ils ne sont rien auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'âme et le talent qui les a conçus n'ont-ils pas échoué devant le portrait du Sauveur ?

Eh bien, non ! Ici, même, en présence du divin modéle, on peut louer encore le peintre audacieux qui a entrepris de l'exécuter ; et cette difficulté vaincue couronne le chef-d'œuvre.

Nous ne croyons pas que jamais écrivain mystique ait traité la personne divine avec plus de respect que n'en met l'auteur de cette "légende," où le Christ est environné de personnages fictifs. Au surplus, quand M. Monlaur fait paraître à nos yeux Notre-Seigneur, on dirait que, effrayé de sa hardiesse, il se réfugie hâtivement à l'abri de l'Evangile. Ainsi dans l'admirable narration du repentir et du pardon de Madeleine; ainsi, dans l'impressionnant tableau de la résurrection de Lazare ; ainsi, dans bien d'autres pages. Quant aux paroles que nous entendons sortir des lèvres divines, elles sont des plus rares, et l'auteur s'applique à les emprunter, textuellement, au saint Evangile.